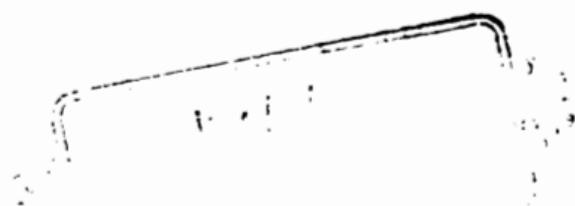


EN ALLEMAGNE

LA BAVIÈRE ET LA SAXE



OUVRAGES DE JULES HURET

- Enquête sur l'Évolution littéraire** (Fasquelle). 1 vol.
- Enquête sur la Question sociale en Europe** (Préfaces de M. Jean JAURÈS et de M. Paul DESCHANEL) (Perrin). 1 vol.
- Sarah Bernhardt** (Préface de M. Edmond ROSTAND) (Juven). 1 vol.
- Loges et Coulisses** (Fasquelle). 1 vol.
- Les Grèves** (Préface de M. MILLERAND) (Fasquelle). . 1 vol.
- Tout yeux, tout oreilles** (Préface de M. Octave MIRBEAU) (Fasquelle). 1 vol.
- EN AMÉRIQUE : De New-York à La Nouvelle-Orléans** (Fasquelle). 1 vol.
- EN AMÉRIQUE : De San Francisco au Canada** (Fasquelle). 1 vol.
- EN ALLEMAGNE : Rhin et Westphalie** (Fasquelle). . . 1 vol.
- EN ALLEMAGNE : De Hambourg aux Marches de Pologne** (Fasquelle). 1 vol.
- EN ALLEMAGNE : Berlin** (Fasquelle). 1 vol.
- EN ALLEMAGNE : La Bavière et la Saxe** (Fasquelle). 1 vol.

EN PRÉPARATION :

EN ARGENTINE.

H-93

ՄՏՈՒԳԿԱՆՈՒԹՅՈՒՆ

EN ALLEMAGNE

LA BAVIÈRE ET LA SAXE

ՀԱՅԿԱՆԻՍՏԱՆԻ ԳՐԱԴԱՐԱՆ
28630

MUNICH — LA BIÈRE ET LA SAUGISSE
 LES ARTS — LE THÉÂTRE — LE GOUT MUSICAL
 LES FOIRES
 LA SAXE — DRESDE — LEIPZIG — LA FOURRURE
 LA LIBRAIRIE — LE DÉMOCRATISME

DIX-SEPTIÈME MILLE

Հ.Ս.Կ. ՀԱՅԿԱՆԻՍՏԱՆԻ
 ԳՐԱԴԱՐԱՆ
 1911 Ն. ՀԱՍՍ

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EDGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
44 RUE DE GRENELLE, 11

1911

Tous droits réservés.

ՀԱՅԿԱՆԻՍՏԱՆԻ ԳՐԱԴԱՐԱՆ



SU0167062

Il a été tiré de cet ouvrage
10 exemplaires numérotés sur papier du Japon.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

Copyright 1910 by Jules HURET & Eugène FASQUELLE.

LA BAVIÈRE ET LA SAXE¹

LE CARACTÈRE ET LES MŒURS DES BAVAROIS

Le flegme bavarois. — Les pompiers vont trop vite. — Bavarois de la plaine et Bavarois des montagnes. — Les femmes. — Dédain de la toilette. — Un discours en un mot. — Politesse et culture. — Sensualisme. — Humour. — Pas d'hospitalité. — Mœurs démocratiques. — Sentiment de la liberté. — Comparaison avec la raideur et le hiérarchisme prussien. — Le savant et sa bonne amie. — Le carnaval à Munich. — L'amour du plaisir et le plaisir de l'amour. — 33 p. 100 de naissances illégitimes.

On raconte qu'à Munich un jour la police voulut dresser procès-verbal pour excès de vitesse contre les pompiers qui couraient au feu...

Cette anecdote éclaire l'impression première si calmante, si reposante, que reçoit l'étranger en arrivant en Bavière, de la lenteur, du flegme insensible

1. Une partie des chapitres de cet ouvrage a paru dans le journal *Le Figaro*.

des habitants. On devrait la graver sur les murs de la gare.

Par la suite, cette impression peut se transformer en impatience et même en colère, aux heures où l'immobilité bavaroise se trouve en conflit avec votre besoin d'activité, ou qu'elle entrave la liberté de vos mouvements. Mais la crise passée, l'histoire de la police et des pompiers vous revient à l'esprit avec sa philosophie paresseuse, et vous vous expliquez que tant d'Américains quittent chaque année New-York et Chicago pour venir baigner leurs nerfs dans la lénifiante torpeur du pays de la bière.

Pour bien saisir le caractère de ce pays, il n'est pas mauvais d'arriver à Munich directement de Berlin. Le contraste vous saisit vivement. La Bavière m'est apparue comme un pays de transition entre la Prusse et l'Autriche. J'y ai trouvé une tendance à imiter les Autrichiens, leurs mœurs faciles, leur nonchalance et leurs goûts d'art qui sentent déjà le voisinage de l'Italie. On y est bien moins discipliné qu'à Berlin, et cependant moins frivole qu'à Vienne.

La Bavière est le pays des gros ventres et des vastes poitrines; au-dessus de ce relief s'épanouissent de larges têtes barbues, aux fortes moustaches. Le type du reître, au poil touffu, hirsute, désordonné, à la mine rubiconde, à l'expression réjouie, est assez celui des Bavaois. Ils marchent à pas comptés, s'arrêtent longuement pour causer, ne font guère de gestes, fument la pipe, à peu près délaissée en Prusse, et passent presque tout leur temps dans les brasseries. Comme j'y entraismoi-même assez souvent par curiosité à différentes heures de la journée, et que

toujours je les trouvais remplies de buveurs, je me demandais : « A quelle heure travaillent-ils donc ? » Ils travaillent entre temps. Mais leur occupation principale c'est, évidemment, de boire, de manger des saucisses et de fumer.

Les Bavarois des montagnes sont grands, forts, gais, habiles à tous les arts ; ils sculptent le bois, chantent, en s'accompagnant d'instruments de musique populaires, dansent, jouent la comédie, se déguisent, racontent des farces. Ceux-ci sont les habitants des pays d'élevage, aux altitudes tempérées, aux terres fertiles, qui regardent leurs bœufs s'engraisser et dorment. En semaine, ils boivent peu ; mais le dimanche, régulièrement, ils se grisent. Les paysans des plaines cultivant la terre passent, à côté des montagnards, pour des dégénérés ; leur race est devenue, en effet, plus petite, moins vivace. Dans les districts de montagne, on ne rencontre pas ou guère de mendiants, et il y a très peu de pauvres à la charge des communes.

On croise dans les rues des groupes de montagnards en courtes vestes grises et en culottes qui laissent les genoux nus, dégageant les mollets énormes ; ils sont coiffés de petits feutres mous vert-mousse, ornés à l'arrière d'une touffe de poils de chamois ou d'une plume tournée en point d'interrogation et ont sur le dos une besace de toile verte retenue par des courroies comme les gibernes des militaires ; les petits garçons portent aussi le costume tyrolien et des bonnets de feutre vert-pomme à cordelière et glands de laine surmontés d'une longue plume de faisan qui bat l'air à chacun de leurs pas ; et les fillettes sont vêtues d'indienne rouge à fleurs

jaunes, coiffées des mêmes bonnets de feutre ou de petits chapeaux cloches de paille jaune à cordelière multicolore.



Il faut venir en Bavière pour savoir jusqu'à quel point l'Allemande pousse le dédain de la toilette. Les femmes, alourdies par la bière, — car elles fréquentent la brasserie autant que les hommes, — ont à trente ans la rotondité imposante des juives de Fez, et l'on ne devine aucune recherche pour cacher, par d'ingénieux artifices, ce bombage outré des formes.

Les gens du peuple sont de gras lazzaroni qui boivent de la bière. Ils ont horreur de tout travail, de tout mouvement rapide, de tout effort. Si vous êtes pressé, que votre vie dépende de leur agilité, il est sûr que vous mourrez. Je voudrais rendre le sourire de froide indifférence, de mépris pitoyable des cochers de Munich en recevant vos ordres de se dépêcher ou vos supplications ! Le flegme bavarois ne connaît pas de rival. J'ai mille fois pesté contre la lenteur du service domestique en Prusse, des employés publics, des cochers et des chevaux, même des automobiles. Je ne connaissais pas la Bavière ! Les moujiks russes sont de petits étourdis à côté de ces bœufs assoupis, et les Prussiens, de trépidants écervelés. Quand les cochers doivent tourner à l'angle d'une rue, ou qu'ils voient arriver de très loin une autre voiture, ou apparaître la possibilité d'un obstacle, si mince soit-il, vite, ils serrent leur frein. Les cyclistes descendent de leur machine dix fois pour

une. Est-ce de la prudence? Est-ce plutôt le désir de ne pas arriver trop vite?

L'esprit est aussi lent que le corps à se mettre en mouvement. Il y a quelques années, un professeur de Berlin vint à Munich faire une conférence sur les effets déplorables, au point de vue hygiénique, du sport de la bicyclette exagéré. Il développa longuement son thème et, pour finir, s'adressant au professeur X..., de Munich, hygiéniste et physiologiste célèbre, le pria d'exprimer son opinion sur ce sujet. Le professeur bavarois demeura silencieux durant deux ou trois minutes, assis dans son fauteuil; l'auditoire savant attendait avec curiosité l'avis qu'il allait formuler, personne ne bougeait, tous les regards se dirigeaient vers lui. Enfin, il se leva lentement, et dit, avec un large geste d'approbation :

— *Ia.*

Puis il se rassit. Son discours était fini.



En fait, à culture et à intelligence égales, le Bavarois est beaucoup moins apte que le Prussien au jeu des idées et des théories. On trouve naturellement des exceptions, mais on se rend compte quand même de la lenteur du travail des cervelles.

L'amusant de cette psychologie, c'est que le Bavarois la fait lui-même. Il admet fort bien tous ces défauts et il faut entendre comme il parle, par opposition, des qualités des Prussiens, en général, et du Berlinois, en particulier. Certes, si, pour celui-ci, le Bavarois est le *Grobe Bayer* (Bavarois grossier), l'autre lui répond par : *Sau-Preuss* (porc prussien). Nonobs-

tant, il reconnaît la supériorité intellectuelle du Prussien sur lui :

— Les Prussiens sont plus intelligents que nous, c'est vrai, mais nous sommes plus artistes qu'eux.

On entend souvent ici, en effet, dire : *Das ist ein gebildeter Mann!* (C'est un homme instruit), avec la nuance de respect qu'on a dans les villages français quand on parle de l'instituteur.



Le Bavaois a de l'humour, et de l'excellent. Il ne juge pas les choses d'un point de vue aussi grave et sérieux que le Prussien : nous sommes au pays du *Simplicissimus*, le plus célèbre journal illustré satirique d'Allemagne, dont j'aurai l'occasion de parler.

Il a de la fantaisie, ce qui fait que le protestantisme est en minorité. Le catholicisme, avec ses fêtes innombrables, son décor, lui plaît davantage.

Enfin, il aime à outrance le plaisir, il raffole des fêtes, et la religion flatte copieusement ce goût. En juin, on chôme huit jours, y compris les dimanches, grâce aux saints Pierre, Paul, Jean et Benno, patron de Munich. Les fêtes religieuses ne lui suffisant pas, il en invente d'autres, des anniversaires politiques, royaux, princiers, des commémorations, des inaugurations, etc., etc. L'Exposition ouvre, — fête. Un orchestre militaire viennois arrive, — fête!

Lourd et amoureux de plaisir, le Bavaois est aussi paresseux. Impossible, m'assure-t-on, de le faire travailler d'une façon sérieuse et suivie. Un Muni-chois me dit, à ce propos :

— Demandez à un ouvrier un travail utile, un

arrangement urgent dans votre appartement, il refuse souvent le travail ou le fait traîner indéfiniment. Mais si un groupe d'artistes vient le trouver et le charge d'exécuter rapidement une besogne pour une réjouissance quelconque, une fête, une farce surtout, alors notre homme comprend tout de suite, son esprit devient même inventif, il exécute la chose demandée avec promptitude et sans les exigences de prix qu'il a pour des clients ordinaires.

Je m'étonnai de ce jugement un peu trop absolu. Tout de même, on travaille en Bavière!

— Ceux qui travaillent vraiment, les hommes d'initiative, ne sont pas des Bavarois, me répondit-on. Sauf exception, les grands industriels, les hommes d'affaires en prospérité, viennent du Palatinat ou de la Prusse rhénane. Maffei, le grand métallurgiste, fabricant de locomotives, est d'origine italienne.



On accorde en général au Bavarois une certaine bonhomie qui contraste avec la rudesse des gens du Nord. J'en fus frappé dès mon arrivée à Munich. A mon grand étonnement, le premier cocher que je hélai me salua courtoisement; à la première porte où je sonnai, la bonne qui vint m'ouvrir eut un sourire gracieux de bienvenue et les formules qu'elle employa pour me répondre me surprirent par leur politesse. Quand il n'a pu s'habituer à la mine renfrognée et au ton brutal des Prussiens et des Prussiennes, un tel accueil enchante le voyageur sensible. Et je fis aussitôt la réflexion qu'en Bavière, ou tout au moins à Munich, les domestiques étaient plus polis que les

fonctionnaires de la Prusse du Nord. Cette impression ne se démentit pas durant tout mon séjour dans la capitale du Sud.

J'en eus une autre qui m'étonna autant que la première. Je m'étais figuré, sur la foi de voyageurs, que la Bavière est le pays de l'hospitalité simple. Et, non seulement ma propre expérience m'enseigna le contraire, mais je pus vérifier près des étrangers fixés à Munich, près des Allemands des autres États que j'y rencontrai et près des Munichois eux-mêmes, que le Bavaois n'est pas du tout hospitalier, que s'il est gros et lourd, fort mangeur et fort buveur, s'il a l'abord facile et cordial, sa bonhomie s'arrête à ces signes extérieurs. J'ai noté ce dicton : « Le Bavaois ne donne rien, il avale tout lui-même. »

— Non, le vieux Munichois n'est pas hospitalier ¹, me dit un autochtone. Il ne l'est pas plus pour ses amis que pour les étrangers. Chacun vit pour soi et tout le monde vit hors de chez soi, c'est-à-dire à la brasserie. On n'a pas l'habitude de recevoir ses amis.

« C'est peut-être notre indolence qui se refuse à se mettre en peine. Car si, par hasard, nous recevons, la maison est sens dessus dessous, la femme qui vous ouvre la porte a le sang à la tête, et les cheveux en désordre ; vous percevez des bruits de verres cassés à la cuisine, et mille signes d'un grand désarroi. Or, le Bavaois aime sa tranquillité, l'homme n'a pas le goût de s'habiller, la femme se refuse à se donner du mal inutilement... Mais d'où cela vient-il ? D'une très ancienne pauvreté, peut-être ? Pas même, puisque le Bavaois qui a deux thalers en dépense trois.

1. Dans le Palatinat bavaois, les mœurs sont très différentes. On aime à recevoir et on reçoit largement.

— Pour lui ! fis-je. D'ailleurs, les Prussiens, qui furent pauvres aussi, dès qu'ils le peuvent, ouvrent généreusement leurs maisons à leurs amis et aux étrangers.

— Alors, conclut-il, il faut décidément mettre cela sur le compte de notre indolence.

En dépit de cette lourdeur et de cette indolence, les Bavarois sont extrêmement batailleurs et violents. Chaque dimanche, dans les faubourgs de villes, dans les villages, il se produit des bagarres où le sang coule. Tout le monde ici a dans la poche de derrière du pantalon un couteau ouvert, enfermé dans une gaine de cuir orné, qu'on appelle *knicker*. Quand les hommes sont excités, ce couteau, qu'on n'a même pas besoin d'ouvrir, sort et fonctionne. Ces mœurs sont surtout répandues dans la Basse-Bavière.

En Allemagne, les Bavarois sont connus, d'ailleurs, pour leur violence. On dit qu'ils sont lents à se décider, mais qu'une fois déchainés, ils ne connaissent plus rien. En 1870, de Moltke, qui les connaissait, eut soin de les mettre en avant.

Si le Bavarois est lourd et mou, il a la réputation d'une grande franchise, d'une indiscutable loyauté. Il est, aussi, terriblement paillard et les mœurs de Munich s'accordent pour favoriser cet instinct qu'on s'étonne de voir si développé sous un climat aussi rude, chez des gens aussi flegmatiques.



Je rencontre un jeune docteur qui a fait la plus grande partie de ses études à Berlin, et qui tente de

m'expliquer quelques différences de caractère entre Prussiens de l'Est et du Nord et les Allemands du Sud :

— J'ai été surtout choqué à Berlin, me dit-il, de la raideur pédantesque qui règne dans les relations scientifiques elles-mêmes, où l'on a le droit de s'attendre à un peu plus de largeur de vues. La hiérarchie y est aussi étroitement respectée qu'à la caserne... En Bavière comme en France, le chef de clinique d'un maître, si illustre soit-il, est traité par lui avec une bienveillante familiarité, les internes peuvent ouvrir la bouche devant le chef de service, et sont écoutés avec politesse. **A Berlin, les internes — tous docteurs, remarquez-le — doivent parler au professeur à la troisième personne, comme les domestiques !** Et si par hasard, ils s'oublient, on leur fait sentir par des regards blessés leur incorrection. Qu'un interne ne s'avise pas de donner son avis sur un malade, une opération, un diagnostic, s'il n'est pas de l'avis du professeur ! Il est foudroyé à l'instant par quelque réponse brève ou un silence plus insultant encore.

Ce servilisme va même plus loin. Il ne s'arrête pas au seuil de l'hôpital, il vous poursuit jusque dans les rapports mondains. Un professeur donne un dîner, il invite une dizaine de ses collègues, et, par la même occasion, ses assistants, des garçons de vingt-huit ou vingt-neuf ans, pourvus de tous leurs grades, à la veille de quitter leur maître. Après le dîner, au salon, les invités professeurs sont assis sur des chaises ou dans des fauteuils, et les assistants doivent se contenter de tabourets. Ils demeurent là, à l'écart, derrière le dos des professeurs, pendant deux heures. Personne ne leur adresse la parole, ni le maître, ni

la maîtresse de la maison, ni les invités... Que de telles mœurs puissent avoir lieu, cela prouve quatre choses : la haute idée que les pédants prussiens ont d'eux-mêmes, le mépris qu'ils ont pour les autres, leur manque de savoir-vivre, et le piètre sentiment de dignité de ceux qui les subissent.

Ces manières ne seraient pas admises en Bavière, ni dans aucun des États du Sud, dont les mœurs sont plus démocratiques. A Munich, par exemple, les enfants des riches vont à la même école communale que les enfants des pauvres, pendant quatre ans. Il n'existe pas, en effet, dans les collèges et lycées, de classes pour enfants âgés de moins de dix ans. On trouve bien, aux alentours de la ville, quelques écoles privées payantes, mais le nombre en va diminuant et la municipalité n'en autorise pas de nouvelles. On veut ainsi rapprocher les classes sociales au lieu de les séparer.

Depuis le régent de Bavière, qui, tous les jours, invite à sa table frugale quelques artistes de Munich, depuis le prince Ruprecht qui va faire sa partie de cartes au cercle Allotria, avec des peintres, des sculpteurs, ses amis, jusqu'aux bourgmestres qui vont prendre leur litre de bière à la *Hofbräuhaus*, à côté des ouvriers, cochers, balayeurs des rues, chacun est fier, ici, de sa simplicité.

Je crois donc que ce qu'on appelle la bonhomie bavaroise, signifie la simplicité des mœurs demeurée, en effet, antique, la familiarité du peuple, l'incessant coudoisement de presque toutes les classes de la société. En Prusse, à Berlin, un conducteur de tramway voit, en traversant le Tiergarten, un arbre magnifique que l'on coupait, et il croit pouvoir dire à un

voyageur debout à côté de lui sur la plate-forme :

— C'est dommage que l'on coupe cet arbre.

L'autre le regarde et lui dit froidement :

— Je ne désire pas tenir conversation avec vous.

— Ici, me disait le savoureux écrivain bavarois Ludwig Thoma, c'est tout le contraire. Un ancien soldat se trouve en tramway avec un général en uniforme. Il lui sourit et entame la conversation :

« — Vous êtes officier...

« — Oui, dit le général.

« — Et dans quelle arme servez-vous ?

« — Je suis général d'artillerie.

« — Ah ! Et où ?

« — Ici.

« — Ah ! Moi j'ai servi dans l'infanterie.

« — Ah ! Dans quel régiment ?... »

Etc., etc...

Ou bien un conducteur de tramway aidant à descendre, devant l'Université, un professeur renommé dans les sciences historiques, lui dit, en souriant :

— *Nicht zu fleissig, Herr Professor, nicht zu fleissig.*

(Ce qui équivaut à : « Ne travaillez pas trop, monsieur le professeur ! » ou bien à : « Pas trop de zèle ! »)

Ce démocratismes s'accompagne naturellement de liberté. Les mœurs bavaroises sont même très lâches. Tous les étudiants ont leur petite amie, et pourvu que leur vie ne soit pas scandaleuse, personne n'y trouve à redire. En France, cette tolérance nous paraît toute naturelle. A Berlin, il faut dissimuler avec grand soin ses relations féminines, si on en a, surtout n'en jamais parler. Il y a quelque temps, un jeune docteur bavarois, de trente et un ans, dont je pourrais dire le nom, spécialiste très distingué des maladies infan-

tiles, posait sa candidature à la direction d'un hôpital d'enfants à Charlottenburg. On fit une enquête sur lui à Munich, les attestations scientifiques étaient excellentes, il se trouvait tout à fait qualifié pour obtenir le poste. Il lui fut refusé cependant. Une note policière tomba sous les yeux de l'Impératrice — qui patronne l'œuvre — et celle-ci s'opposa, dit-on, à sa nomination pour cause d'immoralité. Le jeune savant avait un *Verhältniss* ! Une liaison !



Cette liberté de mœurs devient, au moment du carnaval, une folle licence, dont, pour plusieurs raisons, je me garderai de médire, mais que je dois souligner.

Depuis le 6 janvier jusqu'au mercredi des cendres, la Bavière entière paraît en folie. C'est une ivresse, un délire continuel, impossibles à décrire en détail. A Munich, il y a des bals masqués presque tous les jours, les mercredis et samedis on danse jusqu'à trois heures du matin, puis, le bal fini, les couples et les groupes vont dans les brasseries manger des saucisses blanches jusqu'à quatre et cinq heures, puis on danse encore. Les ouvrières, les demoiselles de magasins pâlisent, les étudiants n'ouvrent plus leurs livres, ne mettent plus les pieds à l'Université, ils dépensent tout ce qu'ils ont et tout ce qu'ils n'ont pas. Les bonnes exigent de leurs maîtres le droit de sortir à huit heures du soir pour ne rentrer qu'à sept heures du matin, et il est tout à fait impossible de le leur refuser, on n'y songe même pas. Elles se font faire des costumes à paillettes, corsages décolletés et jupes courtes

avec lesquels elles descendent à la cuisine et qu'elles viennent faire admirer à toute la maison. Elles disent à leur patron d'un air ravi :

— N'est-ce pas qu'il me va bien ?

Et celui-ci s'extasie.

Il faut voir les tramways ces soirs-là, bondés jusqu'aux marches par la foule fiévreuse des filles masquées qui vont au plaisir. Tous les établissements publics restent ouverts jusqu'au jour. On danse dans les théâtres, dans des salles spéciales, dans les brasseries.

Il y a beaucoup de domestiques qui, ayant économisé pendant plusieurs mois leurs gages, quittent leurs places un mois avant le carnaval pour être plus libres et ne pas manquer un bal.

Pour payer les frais de cette ivresse, les gens du peuple mettent au Mont-de-Piété leurs doubles rideaux, leurs couvre-lits. La femme porte le matelas, de son côté le mari porte l'édredon, et tous deux se rencontrent au bal et dansent ensemble la valse de l'édredon et du matelas ! La veille des bals, on fait la queue au Mont-de-Piété. Il arrive un moment où il est si rempli qu'on ne veut plus recevoir ces gages encombrants et qu'on les refuse.

Le peuple n'est pas seul en proie à cette frénésie du carnaval, toute la ville la partage. Les jeunes filles de la bourgeoisie vont au bal masqué, dans des salles plus choisies. Et il n'y a pas à dire qu'on y débite des fadaïses et des galanteries insignifiantes comme on fait en Prusse, à Berlin, par exemple. Ici les propos les plus hardis, les gestes les moins équivoques sont de mise. Le grand plaisir de ces danses, c'est le quadrille français, mélangé de chahut, qu'on ap-

pelle ici : *der Frasseh* (déformation du mot : *Français*) et qui finit par un tourbillon monstre et désordonné où les hommes font tourner les femmes comme des toupies folles, puis les lèvent en l'air, au bout de leurs bras, le plus haut possible, au milieu des cris, des hurlements et des rires.

Aux mois d'octobre et de novembre suivants, la population bavaroise augmente dans des proportions à faire rêver l'honorable M. Piot.

Le nombre des naissances illégitimes à Munich est de 33 0/0.

A Paris, capitale mondiale du dévergondage — dit-on ! — la proportion n'est que de 24 0/0.

Soyons modestes !